

Librio



JEAN-PIERRE GUÉNO

**PAROLES DE  
POILUS**

---

Lettres et carnets du front (1914-1918)

---

*Nouvelle édition*



Paroles de poilus

Dans la même collection sous la direction  
de Jean-Pierre Guéno :

*Paroles de détenus*, Libro n° 409

*Mémoire de maîtres, paroles d'élèves*, Libro n° 492

*Paroles d'étoiles*, Libro n° 549

*Premières fois*, Libro n° 612

*Paroles du jour J*, Libro n° 634

*1914-1918 Mon papa en guerre*, Libro n° 654

*Paroles de migrants*, Libro n° 726

*Paroles d'amour*, Libro n° 788

*Paroles de femmes*, Libro n° 848

*Lettres à nos mères*, Libro n° 865

*Paroles d'enfance*, Libro n° 886

*Paroles de l'ombre*, Libro n° 925

*Paroles d'Algérie*, Libro n° 1079

*Paroles d'exode*, Libro n° 1152

# Paroles de poilus

Lettres et carnets du front  
(1914-1918)

Sous la direction  
de Jean-Pierre Guéno

*Librio*

Texte intégral

*Pitié pour nos soldats qui sont morts! Pitié pour nous vivants qui étions auprès d'eux, pour nous qui nous battons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrirons dans nos chairs mutilées! Pitié pour nous, forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le redevenir.*

Maurice GENEVOIX, *La Boue*

Couverture : Groupe de poilus dans une tranchée de première ligne (bois d'Hirtzbach, Haut-Rhin, juin 1917)

© Ministère de la Culture - Médiathèque du patrimoine et de la photographie, Dist. RMN-Grand Palais / Paul Castelnaud

© E.J.L., 2023 pour la présente édition

EAN 9782290391693

## Sommaire

<i>Préface</i> .....	7
<i>Les saisons de l'âme</i> .....	11
Chapitre 1. Premier été.....	17
Florilège premier été.....	42
Chapitre 2. Automnes.....	47
Florilège automnes.....	65
Chapitre 3. Hivers.....	71
Florilège hivers.....	94
Chapitre 4. Printemps.....	99
Florilège printemps.....	121
Chapitre 5. Étés.....	127
Florilège étés.....	150
Chapitre 6. Dernier automne.....	153
Florilège.....	173
Épilogue : lettres inédites.....	177
<i>Une chronologie du conflit sur le front de l'Ouest</i> .....	182
<i>Bibliographie</i> .....	187
<i>Remerciements</i> .....	189



## Préface

Le 1<sup>er</sup> août 1914, deux affiches sont apposées sur les murs des mairies : la première mobilise les hommes, l'autre réquisitionne les chevaux, les ânes et les mulets. Ces deux documents sont affichés dans plus de 36 000 communes après avoir été datés et complétés du nom de ces dernières. En réalité, ils ont été imprimés par l'Imprimerie nationale dix ans plus tôt, en 1904, date de dépôt légal faisant foi, à une époque où les peuples européens n'étaient pas encore mûrs pour la guerre. Mais de part et d'autre du Rhin, les élites gouvernementales la désirent. Leur problème est simple : comment assurer un second souffle à la Belle Époque, où l'argent venu des colonies a permis un formidable essor économique et industriel ? Il faudrait pour cela toujours plus de sources d'énergie, d'or, de pierres précieuses et de main-d'œuvre bon marché. La réponse est donc dans le partage du monde et du grand gâteau que forment les colonies restant à conquérir ou échappant à des empires finissants.

Et si la Grande Guerre n'était rien d'autre que la conséquence des guerres coloniales qui ravagent le monde à partir de 1830 et font à nouveau de la France le deuxième empire colonial ? Et si cette guerre n'était rien d'autre que la réintroduction à l'intérieur des frontières de l'Europe de la violence et des enjeux de ces guerres coloniales ? Dans *Le Monde d'hier. Souvenir d'un Européen*, écrit entre 1934 et 1943, Stefan Zweig décrit très bien l'état d'esprit des foules à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, tant à Paris qu'à Berlin : « À la fin de ce siècle de paix, on croyait aussi peu à des guerres entre peuples européens qu'aux fantômes ou aux sorcières ; les gens de cette époque croyaient sincèrement que les frontières de différences entre nations allaient peu à peu se fondre dans une humanité commune. » Entre 1914 et 1918, qu'ils soient français ou allemands, nombre de poilus que l'on oblige à faire la guerre désirent la paix. Lorsqu'ils écrivent à leurs familles, ces hommes, dont l'espérance de vie sera brève, transmettent souvent, dans

des lettres qui sont autant de testaments spirituels, un formidable esprit d'humanité.

Un siècle après ce sacrifice inutile, leur message humaniste trop longtemps occulté doit être transmis aux enfants du xxi<sup>e</sup> siècle pour qu'ils bâtissent le monde de paix que désiraient tant leurs ancêtres lorsqu'ils étaient enfermés dans la guerre.

Derrière la posture des soldats, derrière leur détermination animée plus par leur sens du devoir et la force de la fraternité qui les lie à leurs frères d'armes que par un nationalisme débridé, il faut aller chercher la petite musique de leur âme. Leurs écrits nous livrent, jour après jour, toute la force de leurs sentiments et de leurs émotions.

Pendant longtemps, le vrai nombre du 1,5 million de poilus morts au combat pendant la Grande Guerre a été dissimulé et sous-estimé. Nous n'avons pas appris non plus dans nos livres de classe que 40 % des poilus tombés entre 1914 et 1918 ont été tués pendant les neuf premiers mois de la guerre. Dès sa première publication en 1998, ce livre a été prescrit dans les programmes scolaires et a depuis touché plus de 3 millions de lecteurs. Des « paroles de poilus » ont été reprises dans tous les manuels. L'ouvrage continue à émouvoir des milliers d'adolescents, qui prennent conscience que l'immense majorité des poilus avaient l'âge qu'ils ont aujourd'hui. Il a bouleversé des dizaines de milliers de lecteurs qui y ont retrouvé leurs racines familiales, et surtout l'émotion de ces obscurs, de ces sans-grade qu'étaient leurs ancêtres, les véritables acteurs d'une histoire trop longtemps résumée à ses têtes d'affiche. Nous y découvrons le véritable visage d'une guerre très différente de l'image faussée par la propagande du moment et la réécriture de l'histoire. Sa dimension humaniste nous donne une grande leçon : alors que la violence aurait pu pétrifier ces hommes dans la haine et dans la vengeance, la plupart comprenaient à quel point leurs ennemis étaient des gens comme eux, victimes d'un processus qui les broyait. Ils continuaient pourtant à faire leur devoir, par esprit de solidarité avec leurs camarades beaucoup plus que par ce patriotisme aveugle que glorifiait la propagande.

De nos jours, il n'est quasiment pas un citoyen qui ne trouve le nom et le prénom de ses ancêtres gravés dans la pierre d'un monument aux morts. Ces monuments ont été conçus pour

que personne n'oublie le sacrifice absurde de près de 2 millions d'hommes. Ils ont été érigés pour qu'une pareille catastrophe ne se reproduise jamais ; ils sont le symbole de la paix retrouvée et tellement regrettée, tellement espérée pendant quatre ans au travers de milliers de lettres de poilus... Ces listes de noms et de prénoms constituent le premier réseau social français, né bien avant ceux qui ont vu le jour sur Internet à la fin des années 1990. Avant que 30 000 monuments ne soient érigés entre 1918 et 1925, la plupart des Français ne gardaient la trace de leur nom que sur les registres d'état civil ou sur les tombes des cimetières, et sous une forme éparpillée. Pour la première fois, à partir de 1918, les hommes du peuple laissent une trace collective, toutes origines sociales confondues. Aujourd'hui, ces listes représentent nos racines. Elles les projettent vers l'avenir. Avec elles, le peuple a commencé à exprimer lui-même une histoire enfin audible et lisible, à travers la signature des gens ordinaires. Une histoire à « hauteur d'homme » qui nous rappelle que la Première Guerre mondiale et la bataille de Verdun figurent parmi les plus grandes défaites stériles de l'histoire de l'Europe et de l'humanité. Du début jusqu'à la fin : 22 000 morts le 22 août 1914 ; 11 000 victimes le 11 novembre 1918, soit plus que n'en fera le jour J en 1944, alors que des généraux de toutes nationalités savaient que tout allait s'arrêter à 11 heures du matin.

Jean-Pierre GUÉNO



## *Les saisons de l'âme*

Il y eut d'abord les paillettes d'un siècle nouveau; le faste des Expositions universelles; la course au progrès; la succession des dimanches calmes et sereins; la démarche chaloupée des apaches et les hanches des dactylos en goguette dans les guinguettes des bords de Seine, de Marne ou de Loire. Les excursions en montagne ou dans les villes d'eaux, le temps d'un dimanche ensoleillé. La vogue des bains de mer; le temps toujours et encore, des robes longues, des épingles à chapeau, des voilettes et des ombrelles qui protégeaient du soleil; les premières fièvres du métropolitain; la magie des tramways. Odeurs de rail et d'électricité.

Il y eut les formes de l'Art nouveau, la mode des femmes tiges aux courbes végétales, qui commençaient à se délier et à se libérer de leurs corsets. Les Parisiennes portaient le chapeau large et le pied menu. Les hommes fumaient les premières Gauloises. Il y eut bien sûr des émeutes et des grèves: des électriciens, des fonctionnaires, des terrassiers, des postiers, des détenus de Clairvaux, des mineurs, des vigneron, des garçons de café, des chauffeurs de taxi. Les hommes voulaient construire et modeler leur destinée. Ils voulaient partager mieux les richesses du monde.

Il y eut le Montmartre des peintres et du Bateau-Lavoir; les premiers meetings aériens; les inondations de Paris; le passage de la comète de Haley; l'apparition des premiers tangos; les premiers music-halls; l'inauguration du Vél'd'Hiv et du Gaumont Palace; le vol de *La Joconde*; la fin de la bande à Bonnot; la publication de *La Guerre des boutons*; la rencontre d'Yvonne de Quiévrecourt et d'Alain-Fournier sous les arbres du cours La Reine, l'édition du *Grand Meaulnes* qui manqua de si peu le prix Goncourt; l'apparition des premières cabines téléphoniques; l'électrification du chemin de fer; les premières cartes Michelin; la mode des casquettes et des canotiers; l'invention de l'espéranto.

C'était la paix. La promesse d'une aube nouvelle, l'insouciance de l'été, la quiétude des champs de blé parsemés de bleuets et de coquelicots qui attendaient la faux du moissonneur ou le couteau de la batteuse.

Ils avaient dix-sept, vingt-cinq ou trente ans. Beaucoup portaient le cheveu court et la moustache. Beaucoup avaient les mains et la nuque parcheminées du laboureur, les doigts usés de l'ouvrier, les ongles cassés du tourneur ou du mécanicien. Il y avait des palefreniers, des arpenteurs, des boulangers, des maîtres d'hôtel, des garçons de bureau, des clercs de notaire, des charcutiers, des instituteurs, des colporteurs, des rédacteurs, des vachers, des portefaix, des bergers, des prêtres, des rémouleurs, des cuisiniers, des taillandiers, des commis, des chauffeurs, des valets de pied, des étameurs, des livreurs, des chaudronniers, des crieurs de journaux, des garçons coiffeurs, des cheminots, des garçons de café, des facteurs, des intellectuels, des ouvriers, des bourgeois, des aristocrates et des bourreliers...

Il y eut soudainement des civils, des militaires de carrière, des conscrits, des réservistes, des artilleurs, des marins, des fantasins, des zouaves, des aviateurs, des sapeurs, des brancardiers, des agents de liaison, des télégraphistes, des sous-officiers, des sous-mariniers, des infirmiers, des cuistots, des adjudants, des généraux, des sous-lieutenants, des aumôniers, des cantiniers, des cavaliers, des bleus, des rappelés, des permissionnaires, etc. Il y eut soudainement des poilus.

Leur écriture était ronde ou pointue; elle avait la finesse de la plume ou le trait gras du crayon à encre. Ils s'appelaient Gaston, Jean, Auguste, Marcel, Louis, Alexandre, Edmond, Martin, Antoine, Étienne, Maurice, Albert, Henri, Roger, René... Leurs femmes ou leurs mères s'appelaient Félicie, Léontine, Hortense, Louise, Honorine, Clémence, Marguerite, Berthe, Germaine, Yvonne, Marthe...

Autant de voyageurs sans bagages qui durent quitter leurs familles, leurs fiancées, leurs femmes, leurs enfants. Laisser là le bureau, l'établi, le tour, le pétrin, la boutique ou l'étable. Revêtir l'uniforme mal coupé, le pantalon garance, le képi cabossé. Endosser le barda trop lourd et chausser les godillots cloutés.

Très vite, ils comprirent que cette guerre n'avait pas de sens. De faux espoirs en faux espoirs, de dernières batailles en dernières

batailles, ils finirent par ne plus pouvoir prévoir la fin de la guerre dont ils étaient les acteurs et dont l'utilité vint à ne plus leur paraître évidente.

Sur huit millions de mobilisés entre 1914 et 1918, plus de deux millions de jeunes hommes ne revirent jamais le clocher de leur village natal. Leurs noms sont gravés dans la pierre froide des monuments de nos villes et de nos bourgs. Et quand l'église s'est tue, quand l'école est fermée, quand la gare est close, quand le silence règne dans ces bourgs qui sont devenus des hameaux, il reste ces listes de mots, ces listes de noms et de prénoms qui rappellent le souvenir d'une France dont les campagnes étaient si peuplées.

Plus de quatre millions d'hommes ne survécurent qu'après avoir subi de graves blessures, le corps cassé, amputé, marqué, mordu, la chair abîmée, quand ils n'étaient pas gravement mutilés. Les autres s'en sortirent en apparence indemnes : il leur restait le souvenir de l'horreur vécue pendant plus de cinquante mois, la mémoire du sang, de l'odeur des cadavres pourrissants, de l'éclatement des obus, de la boue fétide, de la vermine, la mémoire du rictus obscène de la mort. Il leur restait la griffe systématique et récurrente du cauchemar pour le restant de leurs jours et avec elle le cri angoissé parce que sans réponse, l'appel de leur mère. Il leur restait la force des mots qui évoquaient des images dont ils n'oublieraient jamais l'horreur : Galipoli, Verdun, le Chemin des Dames, Arlon-Virton, le moulin de Laffaux, la Somme, Ypres, Péronne, Montmirail, Douaumont, le fort de Vaux...

Plus de huit mille personnes ont répondu à l'appel de Radio France : huit mille lettres, cela veut dire autant de familles qui ont recherché dans une malle du grenier, entre les pages jaunies des albums de famille, le souvenir de la vie de leurs pères, de leurs grands-pères et de leurs aïeux.

Ces mots écrits dans la boue n'ont pas quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq ans : ils n'ont pas vieilli d'un jour. Ils ont la force d'une vie d'autant plus intense qu'elle tutoyait l'abîme, qu'elle dévisageait la mort à longueur de seconde.

Nous n'avions pas la prétention de faire œuvre d'historiens en assimilant autant de documents d'une telle force et d'une telle intensité en quelques semaines : notre démarche est avant tout humaniste et littéraire. Il s'agissait simplement de faire entendre

ces cris de l'âme confiés à la plume et au crayon, qui sont autant de bouteilles à la mer qui devraient inciter les générations futures au devoir de mémoire, au devoir de vigilance comme au devoir d'humanité.

Entre 1914 et 1919, la propagande gouvernementale fut tellement intense qu'elle fit perdre tout crédit à une presse écrite trop servile et trop prompte à relayer le «bourrage de crâne». La France fut le seul pays engagé dans le conflit où il était strictement interdit de publier les pertes. Cette chape du silence et du mensonge porta longtemps ses fruits après la Première Guerre mondiale. Nos livres d'histoire ont trop longtemps minoré les pertes de l'une des plus grandes boucheries de l'histoire qui fit dans le monde plus de dix millions de morts et près de vingt millions de blessés. Ils ont trop longtemps passé sous silence le véritable état d'esprit de ces poilus qui pour la plupart ne se faisaient aucune illusion sur le fondement réel du conflit, mais qui n'en accomplirent pas moins leur devoir avec un courage surhumain. Ils ont trop longtemps passé sous silence l'incompétence criminelle de certains officiers supérieurs qui n'ont pourtant pas laissé une trace négative dans la mémoire collective.

Comment rassembler ces témoignages issus de lettres et de journaux de guerre écrits à la hâte dans le feu de l'action? Seul le cycle des saisons permettait un regroupement thématique: parce que les poilus vivaient au rythme de la chaleur et du froid, du soleil et de la pluie, de la brume et du vent, du jour et de la nuit, comme ils vivaient au rythme des balles et des obus, au rythme des charges à la baïonnette, au rythme de la mort, de la souffrance et de l'agonie. Parce que les poilus vivaient en fin de compte au rythme des saisons de leur âme: premier été, saison du départ et du baptême du feu. Automnes, saisons ensanglantées, saisons de la mort et du pourrissement. Printemps, saisons à contre-pied, saisons du cafard et de la nostalgie. Étés, saisons des amours à distance, saisons des aveux que l'on n'avait jamais osé exprimer. Dernier automne: saison des ultimes boucheries, saison de la paix qui se déchaîne aussi brutalement que la guerre avait pu enflammer les moissons de 1914.

Toutes les photocopies des lettres reçues dans le cadre de cet appel au souvenir ont été versées dans les fonds du très bel Historial de la Grande Guerre de Péronne. Au-delà du chant

composé au fil des pages qui suivent ces lignes, il restait en effet à prolonger le sens de cette collecte en permettant aux historiens d'en dresser l'analyse et d'en immortaliser l'empreinte pour les générations futures, afin que l'Europe puisse apprécier à son juste prix la valeur inestimable de son harmonie.



## Chapitre 1

### *Premier été*

*Premier été : la fleur au fusil... La guerre de mouvement serait courte ; l'empereur Guillaume II y laisserait forcément ses moustaches... La propagande battait déjà son plein, mais beaucoup d'hommes ordinaires ne s'y laissaient pas prendre et ne comprirent pas très bien ce qui leur arrivait lorsqu'ils quittèrent soudainement et dans l'angoisse leur famille et leur emploi. Ils n'avaient pas abandonné les bancs de l'école depuis si longtemps, ces quatre millions de Français mobilisés de la première heure : conscrits de fraîche date, réservistes et rappelés plus âgés qui s'en allaient vêtus de leur pantalon garance et de leur manteau bleu, la tête rasée, sans casque, à travers les champs remplis de coquelicots et de bleuets, comme pour des grandes manœuvres estivales, que seules les longues marches forcées et la lourdeur du barda pourraient différencier des exercices du temps de paix. Les paysans étaient soucieux : qui moissonnerait ? Qui finirait de rentrer la paille ? Qui labourerait ? Qui vendangerait ?*

*La moisson serait meurtrière et la vendange sanglante. Beaucoup ne surviuraient pas à ce premier été : ils tomberaient sous les balles des mitrailleuses ennemies ; ils finiraient crucifiés dans le piège carnivore des fils de fer barbelés ; ils seraient pulvérisés par des tapis d'obus. Ils seraient les premières victimes de la guerre, mais aussi celles des erreurs d'une hiérarchie militaire incompétente qui brillait encore par le culte du sabre et de la baïonnette, et par le mépris de l'artillerie lourde. Et ils tomberaient à l'époque de la rentrée des classes, comme Charles Péguy, comme Alain-Fournier et comme tant d'autres. Un sixième des tués de la Grande Guerre disparaîtrait pendant les deux premiers mois d'un conflit qui durerait plus de quatre ans... Plus de cent quarante mille en cinq jours d'été, vingt-sept mille pour la seule journée du 22 août 1914, la plus meurtrière de tous les temps. Et leurs papiers militaires seraient déposés avec leur plaque dans une bouteille renversée fichée*

*dans la glaise au pied d'une croix sommaire ou d'un fusil brisé planté la crosse en l'air. Les premiers disparaîtraient à l'ouest de la Moselle, au fil des premières défaites qui déclencheraient un véritable exode de populations civiles sur les routes de France, et une formidable retraite franco-anglaise. L'armée allemande s'arrêterait à quarante kilomètres de Paris, stoppée par la première bataille de la Marne.*

*Mais il y aurait d'autres premiers étés, d'autres baptêmes du feu, pour quatre millions d'autres jeunes Français qui seraient mobilisés pendant les quatre années qui restaient à venir...*

*Premier été: saison de la déchirure, des premiers combats, des premières boucheries...*